

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 7 (1919)  
**Heft:** 31

**Rubrik:** Variétés

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 26.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## VARIÉTÉS

---

### RECHERCHE <sup>1</sup>

Voici un livre plein d'idées, une multitude de problèmes de toute sorte y sont abordés ; un livre plein de la fougue et de la hardiesse de la jeunesse s'élançant vers les sommets sans soucis des pierres qui roulent sous ses pas. Il nous présente une confession sur le modèle de Jean Christophe, et plus particulièrement de Jean Christophe à Paris. Mais Sébastien est un Jean Christophe suisse et philosophe plus qu'artiste. Préoccupé par le problème des rapports de la science et de la foi, il examine tour à tour les solutions envisagées dans les divers groupements de la jeunesse française les dernières années avant la guerre : jeunesse catholique, jeunesse protestante, Association chrétienne des étudiants. Il lit les philosophes : Guyau et Fouillée, Boutroux et Bergson, W. James et Flournoy. Toujours déçu dans son espérance de trouver une solution satisfaisante du problème qui l'occupe, il passe aux travaux des savants, mathématiciens et biologistes ; puis aux œuvres littéraires : il lit France, Zola et Verlaine, Bourget, Barrès et Huysmans, Péguy et Romain Rolland. Partout il trouve la science mal comprise, démesurément envahissante ou méprisée à l'excès, la foi appauvrie, n'osant s'affirmer dans sa plénitude : tel est le mal qu'il croit reconnaître à l'origine de la guerre actuelle. Elle a mis aux prises des nations qu'on a vu se constituer en personnalités bien

(1) Par Jean PIAGET. Un vol. in-8, 212 pages. — Lausanne, La Concorde, 1918.

caractérisées qui, dès lors, ont été soumises à la loi morale et recueillent maintenant le fruit de la faute qu'elles ont commise en négligeant de résoudre le plus important des problèmes.

Ayant reconnu le mal, Sébastien adresse un appel aux jeunes socialistes. Cependant, une crise douloureuse l'oblige à se réfugier à la montagne et il doit interrompre l'œuvre commencée. Crise morale et mystique où Sébastien retrouve en Dieu sa force et voit se préciser sa mission : elle sera toute de recherche philosophique, il laissera à d'autres l'action déformante. « Le progrès, dit-il, se fait par des individualités assez fortes pour ignorer l'action et pour tendre, malgré le fait, à l'idéal de droit » (p. 116). C'est au penseur solitaire de découvrir une vérité que cherchent ensuite à appliquer les hommes d'action. Il envoie donc aux jeunes socialistes un programme qui constitue tout une philosophie, une morale et une religion.

Il emprunte à Bergson l'idée d'une philosophie qui approfondirait et prolongerait la biologie et deviendrait une doctrine positive, capable d'un développement indéfini.

Il faudrait reconnaître, encore avec Bergson, l'existence de qualités auxquelles le physicien peut bien faire correspondre un nombre (la fréquence d'une vibration), mais qui sont en elles-mêmes inanalysables.

Et voici l'idée qu'introduit M. Piaget : ces qualités obéiraient à des lois d'équilibre n'ayant leurs pareilles dans aucun équilibre matériel.

Toute vie serait une organisation en équilibre instable, mais dont la loi serait de tendre un équilibre stable caractéristique d'un *genre*. « Tout équilibre réel suppose un équilibre idéal qui le rend possible et lui imprime sa poussée suivant des lois définies » (p. 158).

En réhabilitant ainsi l'idée de genre, on introduit l'idéal dans la biologie et il n'est pas difficile d'y faire entrer la morale à sa suite, mais on prétend en exclure les causes finales.

La morale traite des rapports des individus et de la société. Or l'équilibre idéal de l'individu comporte un équilibre social. Il doit régner au sein même de l'individu un équilibre entre ses propres tendances sociales et ses tendances individualistes, de sorte que toute action égoïste consiste à favoriser une partie de nous-même aux dépens des autres. En définitive, c'est à la

morale altruiste et chrétienne qu'on prétend aboutir en précisant suffisamment l'évolution biologique. Notons en passant que cette façon d'aborder le problème des rapports de l'individu et de la société rappelle l'article de Secrétan intitulé « De l'humanité et de l'individu ».

Quant à la religion, elle naîtrait du sentiment d'humilité que l'homme éprouve en présence d'un idéal qui reste toujours à réaliser. C'est à ce point que la science nous abandonnerait à nous-mêmes. Jusqu'ici elle a pu nous servir de guide, plus loin, seule, la foi en la valeur absolue de l'idéal pourra nous communiquer la force nécessaire à la poursuite d'un idéal inatteignable. Le sacrifice accompli met l'âme en communion avec le divin et la communion totale a été réalisée par le Christ sur la croix, symbole de notre salut.

Telle est la foi, nue, indépendante de toute croyance puisqu'elle a la science pour fondement. Foi qui n'est que pure volonté et qui n'affirme qu'une chose : la valeur de la vie.

Cette foi n'empêche pas le respect de toutes les croyances, même des plus exclusives, et il faut fonder l'Eglise sur la vie religieuse indépendante, au fond, des croyances qui prétendent lui servir d'appui. De même dans l'ordre politique, individualisme et socialisme peuvent et doivent s'accorder.

\* \* \*

On est frappé de constater à quel point l'idée de justice est absente de ce livre. Les crimes de l'Allemagne n'y soulèvent aucune indignation, la responsabilité de la guerre est partagée par tous également. Ne serait-ce pas là, chez M. Piaget, le fait d'une habitude d'esprit contractée au contact de la biologie ? En montrant tous les êtres vivants s'entre-dévorer, elle favorise le développement des sentiments de pitié plus que ceux de justice. En tout cas je ne puis m'empêcher de croire que la biologie, si vaste que soit son domaine et si féconde son étude pour la philosophie, est une base trop étroite pour fonder la morale. Dans le domaine moral la connaissance ne se sépare pas de l'action. Il n'y a pas de moralité sans *expérience morale*, pour employer l'expression de F. Rauh. Chaque individualité doit, dans la pratique même de la vie, découvrir son propre

idéal. La biologie et toute l'expérience humaine peuvent bien l'y aider, mais sans expérience personnelle l'idéal qu'elle se proposerait resterait vague indéterminé et, pour tout dire, inutile.

En d'autres termes, si l'on pouvait définir une fois pour toutes les caractères essentiels du genre humain, on pourrait en déduire l'idéal à poursuivre et fonder une morale scientifique comme le rêve encore M. Piaget, mais comme ces caractères ne se précisent qu'au cours de l'évolution auquel le genre humain est soumis, chaque individu, chaque race, chaque âge peut considérer son idéal comme légitime et, de fait, en élaborant la conception de la vie et de l'humanité qui lui est propre il complète et précise l'idée du genre humain. En fin de compte, ce n'est jamais que sur l'expérience morale que peut s'établir une conviction morale réfléchie.

Mais l'élaboration de l'expérience morale ne se comprend pas sans l'intervention de cette faculté de juger des convenances qu'après Descartes et Boutroux on peut appeler la raison. Celle-ci ne se réduit pas à la science pure comme le prétend M. Piaget puisque c'est elle qui permet au savant de choisir entre plusieurs théories qui se rapportent aux mêmes faits.

La raison, appliquée à la vie comme à la science, détermine nos croyances ; car il y a place entre le savoir positif et l'ignorance pour des affirmations plus précises que celle de la valeur de la vie en général et M. Piaget lui-même ne paraît pas pouvoir s'en passer.

Nous différons donc d'avec M. Piaget sur la valeur à attribuer aux recherches qui ont été tentées pour résoudre le problème de la science et de la foi avant M. Piaget, ou même avant Bergson, et il ne nous semble pas que ce soit le bon moyen de faire progresser la question que d'écarter toute croyance et de condamner tout essai de métaphysique. Il ne nous semble pas non plus que l'on travaillerait ainsi à l'établissement d'un plus grand respect mutuel.

Si, du domaine de la philosophie, on passe aux problèmes sociaux, on ne peut pas se satisfaire davantage du programme de M. Piaget. Vouloir accorder individualisme et socialisme c'est bien, mais encore faudrait-il préciser le sens de cette solution. Or aucun des mille problèmes que pose par exemple le

travail ouvrier n'est mentionné : question de l'apprentissage, de la dignité du travail, de sa rétribution, de son hygiène, de la morale qui semble résulter du travail à l'atelier, du patronat, etc., etc. C'est ici que le vague des solutions proposées éclate aux yeux du lecteur. La bonne volonté ne suffit pas à résoudre ces problèmes et l'*équilibre social* n'est encore qu'un mot. Dans cette direction il y a une tradition de recherches établie depuis près de cent ans que l'auteur ignore avec sérénité.

Du reste, ce n'est pas sur ce point seulement que le tableau qu'on semble avoir voulu tracer de la situation morale et intellectuelle de la France avant la guerre est faux à force d'être fragmentaire et tendancieux. Il semble qu'on n'ait lu des œuvres que juste ce qu'il faut pour pouvoir les critiquer.

Nous ne pouvons malheureusement pas suivre M. Piaget sur son terrain pour discuter les lois biologiques qu'il formule, et c'est ici pourtant que nous voudrions le presser de questions : Comment peut-on déterminer scientifiquement cet équilibre idéal qui caractérise un genre alors qu'il ne se trouve jamais réalisé ? De quelle manière peut-on établir sa fixité et conséquemment les lois que M. Piaget en fait découler ? Enfin quelle relation faut-il établir entre ces équilibres qualitatifs dont parle M. Piaget et les équilibres physiques dont ils diffèrent, *bien qu'ils n'en soient pas moins mécaniques* (p. 159) ?

Nous avons, croyons-nous, donné une idée de la variété des problèmes abordés dans ce livre que nous aurions intitulé « Recherches », ce pluriel nous paraissant plus juste et moins prétentieux.

Mais je m'aperçois que je n'ai formulé que des critiques. N'y aurait-il donc rien de bon à dire de cette œuvre ? Certes non, car elle est riche d'idées et de promesses. L'auteur a voulu s'y mettre tout entier. Passionné d'idéal, il l'anime d'un élan entraînant. L'accent de foi et de jeunesse de quelques-unes de ces pages trouvera, nous l'espérons, l'écho qu'il mérite auprès des jeunes trop souvent indifférents aux préoccupations philosophiques, et j'ai sans doute mauvaise grâce à tenir rigueur à l'auteur de la désinvolture avec laquelle il traite problèmes et philosophes.

SAMUEL GAGNEBIN.